



# Bronx-Barbès

de Eliane de Latour

## Fiche technique

France/Côte d'Ivoire -  
2000 - 1h50 -Couleur

Réalisation et scénario :  
**Eliane de Latour**

Image :  
**Stéphane Fontaine**

Musique :  
**Ph. Miller**  
**Michel Marre**

Interprètes :  
**Antony Konlehi Diate**  
(Toussaint)  
**Loss Sylla Onsseni**  
(Nixon)  
**Thomas Guel**  
(Edwige Dogo)



## Résumé

Toussaint et son copain Nixon tentent de survivre à la misère qui gangrène Abidjan quand un meurtre accidentel les pousse vers le ghetto du Bronx. Intronisé par le "vieux père" Tyson, Toussaint alias "Solo du Grand B" adopte les lois du ghetto. Il étoffe son profil de leader, tout en rêvant d'abandonner la violence pour la jolie Mariam. Mais Nixon, son protégé, plus rebelle, se retrouve en prison après un casse. Pour l'en tirer, Solo doit voler l'argent pour la caution et trahir ses "frères". Les deux amis intègrent le ghetto de Barbès, plus dur et plus armé, cherchant l'issue. Fuite ou surenchère... Filmé en Côte d'Ivoire avec les gens des ghettos, le réalisme choc du récit repose sur la formation d'ethnologue de la réalisatrice française, habile à approcher les femmes du Niger

(**Contes et Comptes de la cour**, 1993) comme les prisonniers en France (**Si bleu si calme**, 1996).

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

## Critique

Ce sont des jeunes comme on en trouve sur toute la planète, qui portent leurs casquettes de base-ball devant-drière, qui vivent dans le ghetto. Mais dans cette ville-là, Abidjan, dans ce pays-là, la Côte d'Ivoire, le ghetto ne finit jamais, ni dans le temps ni dans l'espace. Il occupe tout l'espace urbain, ne laissant aux riches que des îlots, défendus par les armes ; quand on détruit un bidonville, il repousse un peu plus loin. C'est là que vivent les cousins africains des *home-boys* américains, de la «caillera» française. Leurs parents cultivaient le mil ou l'igname au village. Ils se sont rebaptisés Tyson ou Tarek Aziz.

Venue du documentaire, la réalisatrice française Eliane de Latour a plongé dans leur monde pour en émerger avec un film de fiction. De l'enfer urbain d'Afrique, on ne sait que ce que racontent les actualités - quand les enfants soldats envahissent Freetown ou Monrovia - ou les documentaires (comme le terrible et magnifique **Un crime à Abidjan**, de Mosco). Mais il n'y a pas que l'enchaînement sinistre des misères qui se trament dans les cours, dans les ruelles qui sont aussi des égouts à ciel ouvert. Il y a de vraies vies, qui ont besoin d'être mises en scène.

Pour imaginer la vie de jeunes hommes dans une mégapole d'Afrique, Eliane de Latour s'est essentiellement appuyée sur le langage. Dans les immenses faubourgs d'Abidjan est née une expression qui n'est plus tout à fait un argot, pas encore une langue à part entière, le nouchi, fait d'appropriations d'expressions françaises détournées de leur sens originel, d'intégration de tournures ou de mots puisés dans toutes les langues d'Afrique de l'Ouest. C'est le seul bien propre de ces dépossédés, et ils en font un usage immodéré, qu'Eliane de Latour capte avec fascination. Parfois, la déclamation prend le pas sur le cinéma, et le film y perd de sa vigueur.

Ces détours mis à part, **Bronx-Barbès**

montre sans ciller le parcours-catastrophe de Toussaint et Nixon, chômeurs devenus braqueurs, qui naviguent entre un quartier surnommé le Bronx et la portion de voie ferrée qui traverse la lagune à l'ombre du pont routier, logiquement rebaptisée Barbès, en hommage au viaduc du métro aérien parisien.

La violence y régit tous les rapports humains. La manifestation la plus saisissante en est l'idylle entre Toussaint et Mariam, qui commence par un viol. Parce que les corps de ces damnés de la terre n'ont aucune valeur - même pas marchande, puisque personne ne veut de leur travail -, ils les mettent en danger de toutes les manières imaginables.

**Bronx-Barbès** est un film fait pour explorer ce mystère terrible de la misère absolue.

Dans sa quête, Eliane de Latour fait preuve d'une saine curiosité. Jamais elle ne recourt à la métaphore, à l'ellipse : elle montre tout, et ce n'est pas joli. Elle y met sans doute un peu trop d'esprit de système, aux dépens de la fluidité du film. Mais cette lucidité extrême finit par toucher au but : sous ce regard écarquillé, les personnages prennent une vraie vie, de souffrance mais aussi d'amour, de gloire et de joie.

**Bronx-Barbès** se situe dans la descendance des films de Jean Rouch. L'un des personnages secondaires du film d'Eliane de Latour s'est rebaptisé Al Capone, parce que le héros de **Moi un Noir** avait pris pour nom Edward G. Robinson, qui interpréta dans **Little Caesar**, un personnage inspiré d'Al Capone. Il faut un peu de toupet pour se réclamer aussi ouvertement du vieux maître, quand on filme sur ses traces (**Moi un Noir** se déroule à Treichville, le plus ancien des grands faubourgs d'Abidjan). Du toupet, mais aussi de l'honnêteté et de la générosité, qui élèvent **Bronx-Barbès** au-dessus du voyeurisme et de la commisération pour en faire un film terriblement humain.

T. S.

*Le Monde - 22 Novembre 2000*

Ce n'est pas l'Amérique, ce n'est pas la France, mais... Comme toutes les grandes villes du monde ont désormais leurs magasins Gap et leurs MacDo, elles ont aussi leurs ghettos et leurs gangs de rue, animés par les mêmes fantasmes de fortune express, enclins à la même barbarie organisée.

En Afrique aussi nous apprend Eliane de Latour, anthropologue et cinéaste, qui signe sa première fiction, après quelques documentaires consacrés à différents lieux d'exclusion sociale. Cette fois, la réalisatrice s'est longuement immergée dans les quartiers brûlants d'Abidjan et de San Pedro, en Côte d'Ivoire, avant d'écrire ce récit d'apprentissage, situé dans une ville d'Afrique noire, sans plus de précision.

Les personnages principaux, deux garçons appelés Toussaint et Nixon, sortent de l'adolescence et du bidonville où ils ont grandi. Responsables d'un meurtre accidentel, ils se réfugient au ghetto du "Bronx", où règne une délirante vitalité délinquante et criminelle, tout imprégnée de références occidentales, françaises ou américaines, réelles ou fictives. On s'y donne du Chirac, du Tyson ou du Al Capone, on s'y habille avec des marques, on y parle une langue furieusement composite, de "T'es trop free" en "On a starté ensemble". Comme dans toutes les mafias du monde, de "vieux pères" initient des "fistons" à leurs "sciences". Happés par cette dynamique de la gagne facile, Toussaint et Nixon deviennent "Solo du grand B" et "Scarface". Les trajectoires divergentes des deux apprentis, l'un obéissant aux règles du milieu, l'autre croyant pouvoir les court-circuiter, donnent la charpente narrative de **Bronx-Barbès**, assez proche d'un film noir classique. Mais l'apport d'Eliane de Latour se loge plutôt dans sa facilité à réformer l'image de l'Afrique, à en dresser un tableau où le sempiternel conflit entre tradition et modernité n'est plus la grande affaire. Dans ce Bronx-là et ce Barbès-là (autre ghetto où l'histoire se déplace), il n'y a

pas plus de griots et de sorciers qu'à L.A. ou à Paris. La seule religion est celle de l'argent, et les dieux s'appellent Jean-Claude Van Damme, Bill Clinton ou Ayrton Senna.

La cinéaste ne suggère certes pas qu'il s'agit-là d'un progrès, mais que c'est ainsi, et qu'il faut le savoir. Son film sert à cela, mais pas seulement. Malgré quelques lenteurs et irrégularités de l'interprétation, il est souvent accrocheur, séduisant. Eliane de Latour réussit de surprenantes scènes d'amour, parmi les plus sensuelles qu'on ait vu dernièrement sur un écran. Surtout, son attention sans faille aux mots et à la manière de parler de ses personnages porte indéniablement ses fruits. Cette logorrhée cosmopolite, à la fois inventive et menaçante, fait sentir concrètement à quel point le langage façonne la pensée et les conduites, y compris les plus extrêmes.

Louis Guichard  
*Télérama* - 23 Novembre 2000

**Bronx-Barbès** est une sorte de fiction naïve (au sens noble), qui décrit le quotidien de jeunes délinquants d'un ghetto, quelque part en Afrique. Ce qui ne convainc pas dans le film, c'est l'allégeance faite à un récit très écrit, qui cohabite mal avec l'aspect *pris sur le vif* de son filmage. **Bronx-Barbès** a tout de ces fictions *pleines* qui, se voulant réalistes dans leur mise en images, débordent de péripéties, de mouvements. La fiction est le grand thème du film. Les personnages se construisent leur propre fiction, au travers de surnoms évocateurs que chacun se choisit (Nixon, Scarface, Al Capone, Chirac, Solo du grand B), comme s'ils étaient en lutte contre une réalité qui ne voulait pas d'eux et qu'il fallait donc bien s'inventer une autre vie dans le ghetto, dans un clan, avec ce qu'elle suppose de fantasmes et d'aveuglement. De même, Eliane de Latour ne cherche jamais à évacuer la maladresse de ses comédiens, des amateurs recrutés sur place à qui elle demande de *jouer* et non plus d'*être*, à la différence de ces fictions véristes qui sévissent un peu partout. Par ce redoublement du jeu (des personnages, des acteurs), **Bronx-Barbès** atteint parfois une forme de vérité. Dommage alors qu'Eliane de Latour ait choisi une imagerie réaliste, suivant les personnages d'une caméra portée sans excès ni distance critique, optant pour une voie médiane un peu terne. Quant à la critique, elle est la plupart du temps dévolue à des dialogues trop explicatifs pour emporter l'adhésion.

J.-S. C.  
*Cahiers du Cinéma* - Décembre 2000

## Entretien avec la réalisatrice et Geuz alias Armand, "vieux-père" d'Abidjan

(...) Dans *Si bleu, si calme* les prisonniers de la Santé ont écrit les textes avec lesquels tu as travaillé ; là, ton scénario a été avalisé par les "vieux pères". Eliane de Latour - Ils ont corrigé des choses mais la réalité est qu'il y a eu une osmose. Tout le monde s'est retrouvé dans cette histoire parce que j'ai fait des dizaines et des dizaines d'entretiens et que le scénario renvoyait à la vie de chacun.

Armand : Tu as parlé de tous les problèmes qui touchent la jeunesse de façon générale : le chômage, l'impossibilité de sortir du ghetto, la violence, le sida, le décalage entre la culture du village et la nouvelle culture de la ville, sans jamais surcharger, donner des leçons à qui que ce soit, sans expliquer : c'est un regard nouveau que tu donnes à notre conscience. Comment as-tu fait ?!

Eliane de Latour -. Je ne voulais pas réduire ça à une histoire de gangsters. J'ai pris du temps pour travailler : j'ai fait entrer des gens dans ce temps et je suis moi-même entrée dans le leur. Il fallait rendre la complexité de ces personnes, comment ils fabriquent une utopie, un rêve, pour faire entrer dans le ghetto le monde auquel ils aspirent. Je voulais montrer comment le ghetto transforme leur rêve en contrainte, en blessure, mais aussi le lynchage par la population, les tortures policières, etc., etc. Et comment ils sont tout le temps dans un jeu d'équilibre entre cette avancée qui apparaît comme une liberté et le rapport à la famille, et le fait d'être esclave moderne sur le marché du travail, etc. Comment cette notion de belle vie, trouver l'argent et tout flamber dans un "maquis", se croise avec la sale vie :

des "fistons" meurent à côté de toi et un jour tu y passeras... C'est cette fragilité que j'ai voulu montrer dans le film.

*Mais c'est étonnant que ce soit une blanche qui fasse ce film. Qu'en penses-tu, Armand ?*

Armand : En général je suis très critique sur les démarches de blancs par rapport à la culture africaine mais la réussite de ce film c'est une personne qui est en même temps dedans et dehors. Rarement des cinéastes ont pu dire des choses comme ça en ce qui concerne l'Afrique. Les cinéastes ivoiriens sont souvent dans le cliché, ici c'est à peine caricatural - pour les besoins de la fiction mais c'est tellement vrai - il y a tellement de gens qui se reconnaîtront dedans ! Pour des choses toutes bêtes, la recherche de travail, le vol des clops...

*Dans la calebasse d'Eliane, il y a peut-être son regard d'anthropologue donné par petites touches sur la tenue vestimentaire, des vêtements sales du bidonville à la mode afro-américaine de la ville, sur la religion, sur le langage évidemment qui est au centre du film...*

Eliane de Latour : C'est effectivement ma formation anthropologique dont la méthode est l'enquête de terrain. C'est une immersion dans le milieu qui permet de capter les choses de façon sensible. Car l'anthropologue fabrique ses données à partir de la relation qu'il instaure et qu'il crée. Ce métier consiste à essayer de comprendre une communauté aussi bien par la magie, par la religion, que par le geste, par la langue...

Armand : Je veux revenir sur la violence de la fiction. Mais je vais te poser une question de l'intérieur : comment arrives-tu à parler des braqueurs que tout le monde déteste à Abidjan ? Tous les ghettomans n'en sont pas. On peut avoir l'impression que la seule alternative pour sortir du ghetto, c'est la violence, comment penses-tu ce message ?

Eliane de Latour : C'était important de traduire ce que je ressentais. C'est des gens pour qui j'ai une extrême sympathie, une vraie affection, et en même temps je sais qu'ils sont capables dans l'instant d'après de choses atroces. Au fond, j'aimerais que ça puisse être perçu comme nous tous à des degrés divers. On sait que l'on ne va pas passer à l'acte, tuer quelqu'un ou violer une fille, mais à tout moment on peut basculer. (...)

*Site fluctuat.net*

## Filmographie

Documentaire	
<b>Si bleu, si calme</b>	1998
Long métrage	
<b>Conte et compte de la Tour Bronx-Brabès</b>	1993 2000

*Mention Spéciale du Jury Festival de Locarno 2000*

### Documents disponibles au France

Site du film : [www.fluctuat.net](http://www.fluctuat.net)